

Et si c'était de la spiritualité ? Relire Marc Levy au prisme de la religiosité contemporaine

Damien KARBOVNIK *

Résumé : Habituellement rangés au rayon de la « littérature pur bonheur » (*feel-good literature*) par ses critiques, les ouvrages de Marc Levy n'ont jamais été analysés sous l'angle de la religiosité contemporaine. Cet article entend montrer qu'au-delà de « bons sentiments », ses ouvrages mettent en scène une spiritualité « post-Nouvel Âge » (*post-New Age*) à part entière. À l'aide d'une analyse de *Et si c'était vrai...* et *Vous revoir*, cette contribution entend souligner la manière dont les registres du fantastique et du merveilleux s'appuient sur le discours ésotérique et la rhétorique du développement personnel. En substituant à la recherche du divin celles du bonheur et de l'amour, Levy formule une mythologie inspirée du « Nouvel Âge » (*New Age*), mais foncièrement distincte par son individualisme et une ascèse intramondaine exacerbée. Il en résulte une œuvre caractéristique d'une forme de religiosité diffuse et que l'on peut rapprocher de l'« individuo-globalisme » de Logier.

Mots clés : spiritualité, occulture, développement personnel, « littérature pur bonheur » (*feel-good literature*)

Auteur français parmi les plus lus dans le monde, Marc Levy ne se rattache a priori en rien au domaine de la spiritualité, et les critiques mentionnent à peine la dimension fantastique, pour ne pas dire occultiste, de certains de ses ouvrages, à l'instar de Guillaume Bridet, qui associe les écrits de Levy au registre du « paranormal »,

* Damien Karbovnik est enseignant chercheur contractuel à l'Université de Strasbourg (UR3400 ARCHE).

pour mieux les distinguer de ceux de Dan Brown, qu'il qualifie de « mystico-religieux » (Bridet, 2008 : 6). Ainsi, c'est davantage du côté de la littérature sentimentale que sont ordinairement classés les ouvrages de Levy (Mecke, 2015 : 46) et le pastiche d'un de ces critiques résume d'une manière représentative la perception habituelle qu'on a de son œuvre :

« L'amour est parfois plus fort que la mort », dit le ferrailleur [...].

– « Et l'amitié, c'est comme la vie : ça vaut la peine d'être vécu ! » ajouta Mike. (Fioretto, 2008 : 70.)

Si une simple lecture de ses ouvrages suffit à aboutir au constat que les deux thèmes qui structurent l'ensemble de ses livres sont l'amour et l'amitié, encore faut-il préciser la dynamique qui anime ces thèmes, qu'on peut associer à la notion de « quête ». Pareil thème et pareille dynamique ne sont pas des motifs rares, puisqu'ils traversent presque l'intégralité de la littérature, mais la manière dont ils sont mis en scène se fait l'écho d'un certain nombre de caractéristiques de la religiosité contemporaine. D'un ouvrage à l'autre, on observe l'usage d'une même rhétorique, quelque peu stéréotypée, dont la répétition ne peut qu'attirer l'attention du chercheur en sciences des religions, tant elle est caractéristique d'une démarche que l'on peut rattacher à l'ésotérique (Stuckrad, 2005 : 9–10).

Le propos de cet article n'est pas d'inscrire l'œuvre de Levy dans quelque mouvement religieux que ce soit, mais plutôt de montrer qu'elle témoigne d'une forme de spiritualité contemporaine très largement répandue, héritière du « Nouvel Âge », du *New Age*, et que Raphaël Liogier nomme l'« individuo-globalisme » (Liogier, 2012). Si l'on peut alors voir dans cet aspect une des raisons du succès de l'auteur, nous souhaitons surtout montrer en quoi l'analyse des ouvrages de Levy est révélatrice de l'évolution du religieux dans une société sécularisée et, a priori, « désenchantée ». Ainsi, notre article ne vise pas à faire une analyse du texte littéraire, mais à le mettre en relation avec son contexte socioculturel, afin d'en faire émerger les structures et dynamiques caractéristiques.

Nous mobiliserons d'abord l'intégralité de son œuvre pour montrer en quoi elle s'inscrit dans le cadre particulier de l'« occulture » (Partridge, 2006), puis nous nous focaliserons sur son premier ouvrage, *Et si c'était vrai...* et sa suite, *Vous revoir*, afin de

montrer plus précisément comment l'auteur met en scène un rapport avec le monde singulier, qui postule l'existence d'une réalité autre, sans Dieu et en rupture avec la rationalité scientifique. Au-delà de la quête de l'amour, ces récits formulent plus largement une quête du bonheur qui peut s'inscrire dans une logique de développement personnel, qui fait la part belle aux émotions, promouvant même une forme de socialisation singulière qui en découlerait. Nous terminerons notre propos en formulant l'hypothèse que ces ouvrages mettent en scène une mythologie caractéristique d'une spiritualité singulière que l'on pourra qualifier de « mystique-ésotérique » (Champion, 1990).

Une œuvre entre merveilleux et *occulture*

Si l'on retient des livres de Levy les péripéties sentimentales des personnages, il n'en demeure pas moins que d'autres éléments sont mobilisés comme toiles de fond ou simples catalyseurs. Ainsi, dans *Et si c'était vrai...*, c'est la question de l'existence de l'âme et de la possibilité du voyage astral qui est abordée et qui structure la totalité du récit. Dans *Sept jours pour une éternité...*, Dieu et Lucifer s'affrontent dans un ultime combat terrestre, par l'intermédiaire d'anges gardiens. L'argument de *La prochaine fois* tourne pour sa part autour de la question de la réincarnation, alors que le diptyque *Le premier jour* et *La première nuit* explore une forme épurée de la théorie des anciens astronautes et la question du féminin sacré. Et dans *L'étrange voyage de monsieur Daldry*, ce sont les visions d'une voyante qui guide l'héroïne tout au long de son aventure.

Sur le plan littéraire, ces exemples permettent de voir que l'œuvre emprunte au registre du fantastique tel que l'entend Roger Caillois : dans le monde réel, celui que nous connaissons et expérimentons tous les jours, s'imisce ce qu'il appelle « l'Apparition », c'est-à-dire des événements – parfois un seul – qui violent les lois du monde réel et qui, de fait, ne devraient pas être possibles (Caillois, 1966 : 11). C'est précisément la tension que génère cette irruption qui, selon Tzvetan Todorov, génère le fantastique ; et c'est le sentiment d'incertitude quant à la nature du réel qui constitue précisément le fantastique (Todorov, 1970 : 25). Dès lors que l'auteur ou le lecteur tranche cette question, on quitte le fantastique pour entrer dans le merveilleux ou revenir au réel.

Or, Levy entreprend d'entretenir cette tension tout au long de ses ouvrages, sans jamais se positionner, ni définitivement ni clairement. Toute l'œuvre se construit autour d'une tension entre le réel et l'extraordinaire et interroge directement la croyance du lecteur. Cette pratique littéraire rapproche indiscutablement son œuvre du merveilleux au sens sociologique, tel que l'a défini Jean-Bruno Renard. Comme ce dernier le rappelle, ce qui fait le merveilleux, c'est la présence du doute, qu'il résume dans les questions « Et si c'était vrai ? » ou « Et si c'était faux ? », qui constituent le titre et l'enjeu du premier ouvrage de Levy. Outre ce doute, trois critères permettent à Renard de cerner le merveilleux. D'abord le « matérialisme du merveilleux », c'est-à-dire que le merveilleux apparaît, au sein de la réalité, comme quelque chose de sensible et de perceptible. Ensuite, il prend la forme d'un événement extraordinaire et insolite, qui suscite une « réaction de stupeur ». Enfin, il est à l'origine d'une controverse qui divise ceux qui tendent à le réduire au réel et ceux qui veulent y voir « quelque chose d'autre » (Renard, 2011 : 15–20).

Cependant, il est également possible de constater que ces éléments merveilleux mobilisés par Levy s'inscrivent tous dans un registre particulier que l'on peut rapidement résumer au spirituel, dans la mesure où, d'une part, ils présupposent l'existence d'entités spirituelles – que ce soit sous la forme de l'âme humaine ou de puissances invisibles – et, d'autre part, ils affirment l'existence de pratiques qui permettent d'entrer en communication avec ces entités. Ces éléments sont représentatifs de ce que Christopher Partridge appelle l'occulture, et qu'il est possible de ramener sommairement à la notion d'environnement culturel dans lequel nous vivons d'ordinaire et au sein duquel sont largement diffusées, notamment grâce à la culture populaire, les « idées spirituelles, ésotériques, paranormales et conspirationnistes », qui exercent une influence sensible sur les sociétés et la vie des individus. L'occulture n'est pas une religion, ni même une religiosité, mais plutôt un « réservoir d'idées, de croyances, de pratiques et de symboles » au sein duquel chacun est libre de puiser, que ce soit pour « bricoler » son propre système porteur de sens ou pour simplement se divertir (Partridge, 2006 : 84–85, 116).

Ainsi, nous pensons qu'il est a minima possible de considérer l'œuvre de Levy comme un produit caractéristique de l'occulture, ne fût-ce que parce qu'il s'inspire d'un certain nombre de croyances

liées au domaine de l'ésotérique et du paranormal, dans le but de divertir ses lecteurs. Néanmoins, la tension qu'il entretient quant à ces éléments est de nature à troubler le lecteur et si, d'un côté, elle laisse entendre que ces éléments sont réels ou, à tout le moins, constituent une partie encore inconnue – ou méconnue – du réel, d'un autre côté, elle nous autorise à l'interroger au prisme de la sociohistoire des religions.

De ce qui pourrait être vrai

Le titre du premier ouvrage constitue un bon point de départ pour comprendre le véritable enjeu du roman lorsqu'on le met en perspective avec l'intrigue, puisqu'il permet d'interroger directement ce qui crée la tension autour de la notion de vérité.

Tentons de résumer l'histoire, sans trop nous appesantir sur les détails et en faisant ressortir les éléments saillants utiles à notre propos. À San Francisco, Lauren, une brillante femme médecin, se consacre corps et âme à son métier, qui est pour elle à la fois un sacerdoce et une vocation. Après un accident de la route, dû à son trop grand investissement dans son travail, elle tombe dans le coma. Les médecins ne se montrant guère optimistes quant à l'évolution de son état, son appartement est loué à un architecte qui traverse une mauvaise passe, Arthur. L'intrigue commence alors véritablement lorsque Arthur voit, de ses yeux, Lauren dans son appartement, alors qu'elle est toujours dans le coma. Cela permet donc de bien inscrire, a priori, l'élément fantastique dans la réalité sensible.

Arthur comprend rapidement qu'il voit un fantôme et, surtout, qu'il est le seul à le voir. S'ensuivent de longues discussions entre les deux héros qui, si elles leur permettent de faire connaissance et de tomber passionnément amoureux l'un de l'autre, permettent aussi au lecteur de comprendre que Lauren, plongée dans un coma profond, parvient à effectuer ce qu'il convient d'appeler des voyages astraux, selon l'expression largement popularisée par le *New Age* – bien que l'auteur n'emploie jamais le terme (Levy, 2001 : 41). Mais ces échanges ne sont pas qu'immatériels, puisque Arthur va jusqu'à étreindre le fantôme (*ibid.* : 57) – ou plutôt le corps astral – de Lauren (*ibid.* : 182) et finit même par faire l'amour avec lui. Grâce à ces détails, nous sommes en mesure d'observer le « matérialisme du merveilleux » à l'œuvre, dans la mesure où il rend l'extraordinaire

concret. En même temps, ce procédé remet en question la nature même du réel.

Dès lors, la tension narrative, entretenue notamment par le fait qu'à part les deux héros, personne ne peut attester l'existence de cette relation, se concentre sur la réalité de cette dernière. Cette tension est également nourrie par deux faits essentiels qui entretiennent la controverse. En effet, si les tests médicaux que passe Arthur lui garantissent qu'il est sain de corps et d'esprit, ils lui garantissent aussi la réalité subjective de son expérience, et donc du récit. Pourtant, à la fin du livre, lorsque Lauren se réveille, cette dernière ne se souvient de rien, alimentant ainsi l'autre versant de la controverse en permettant à la tension de perdurer, puisque cette amnésie renvoie l'expérience « vécue » dans le domaine du fantastique, tout en préparant, évidemment, une suite à ce premier ouvrage, publiée en 2005, dans laquelle les rôles sont inversés.

Ainsi, l'ambiguïté de la question posée par le titre apparaît au terme de ce résumé : ce qui est vrai peut renvoyer autant à l'histoire d'amour passionnelle vécue entre les deux héros qu'à la réalité du voyage astral. La nature fictionnelle du récit ne suffit pas à résoudre la tension. En effet, le récit se veut profondément inscrit dans une réalité semblable à celle que nous vivons quotidiennement, dans la mesure où il en reprend les règles de fonctionnement. Mais, par un effet d'identification et de transfert, l'extraordinaire qu'il met en scène se retrouve projeté dans la réalité du lecteur et vient ainsi en perturber sa perception, pouvant ainsi remettre en question ses croyances relatives aux « fantômes », certes, mais aussi à « l'amour ».

De plus, l'ambiguïté de la question posée par le titre suggère une volonté de solidariser les deux interprétations possibles. L'amour passionnel et fusionnel mis en scène dans cet ouvrage se voit ainsi renvoyé au même domaine que les fantômes, c'est-à-dire à un niveau de réalité extraordinaire qui dépasse a priori notre rationalité ordinaire. Ainsi l'ouvrage, par l'intermédiaire de la fiction, remet-il en question l'essence même de notre compréhension du monde et suggère de nouvelles interprétations.

Un Dieu devenu inaccessible

Il est possible de commencer notre analyse de cette nouvelle compréhension du monde en interrogeant la place qu'occupe dans les deux ouvrages la religion, car les mêmes réflexions se retrouvent dans plusieurs ouvrages du même auteur, et cela autorise à les considérer comme représentatives de son système de pensée.

Bien que dans les deux ouvrages il ne soit jamais véritablement question de religion, force est de constater que la question de « Dieu » est toutefois récurrente, illustrant un rapport assez ambigu avec le sujet, puisque le récit pose d'emblée la question d'une croyance indépendamment de celle de la religion. Il est aussi possible de constater que la question de l'existence de « Dieu » n'est qu'un moyen de poser celle de l'existence du « spirituel », comme l'illustre ce premier exemple :

Vous croyez en Dieu ?

– Non, mais dans ma situation on a un peu tendance à remettre en cause ce que l'on croit et ce que l'on ne croit pas. Je ne croyais pas non plus aux fantômes.

– Moi non plus, dit-il.

– Vous ne croyez pas aux fantômes ?

– Vous n'êtes pas un fantôme.

– Vous trouvez ?

– Vous n'êtes pas morte, Lauren, votre cœur bat quelque part et votre esprit est en vie ailleurs. Les deux se sont séparés momentanément, c'est tout. Il faut chercher pourquoi, et comment les réunir de nouveau. (Levy, 2001 : 80.)

Ainsi, bien que l'existence de Dieu soit niée d'entrée de jeu, elle est toutefois tout de suite nuancée et solidarisée à la question de l'existence des « fantômes », c'est-à-dire d'êtres purement spirituels. Malgré un scepticisme de principe, nous pouvons donc observer une situation de doute. Cette posture trahit un univers culturel singulier, dominé par la rationalité scientifique qui s'impose dans la modernité et qui a escamoté un reliquat monothéiste, que l'on peut même qualifier de chrétien au vu d'un autre ouvrage de Levy, *Sept jours pour une éternité*.

Ce passage permet aussi de distinguer très formellement le corps de l'esprit et d'indiquer un système complexe où l'âme n'existe que

parce que le corps est encore en vie. Le spirituel mis en scène par Levy ne pose donc pas la question de l'existence de l'âme dans quelque devenir *post mortem* que ce soit, mais bien dans le cadre de notre monde *hic et nunc*. Nous pouvons aussi constater qu'il n'est pas question, dans cet ouvrage de « parler aux morts », mais plus prosaïquement de parler à des vivants, à un niveau de conscience non ordinaire. Cela permet d'observer la compréhension renégociée de l'être humain telle que la propose l'auteur, imbriquant le spirituel dans le matériel dans une perspective que l'on peut qualifier d'holistique. Bien que les deux dimensions puissent se désolidariser et exister distinctement, il est nécessaire, pour qu'un être humain puisse réellement faire l'expérience de son unité, qu'elles soient conscientes l'une de l'autre et réunies.

Prolongeons cette analyse en citant les propos de l'« inspecteur Pilguez », qui constitue un des personnages secondaires récurrents des ouvrages de Levy :

Je ne crois pas beaucoup en Dieu, mais je crois en l'âme humaine, et puis, je suis en fin de carrière et j'ai surtout envie de vous croire. (Levy, 2001 : 235.)

Nous pouvons donc retrouver dans ce passage le même rapprochement entre l'existence de Dieu et de l'âme humaine, assorti du même doute concernant celle de Dieu, mais cette fois doté d'une foi bien plus assurée en celle de l'âme. La nuance exprimée pour l'existence de Dieu est ici importante, car elle dénote non pas tant du scepticisme qu'un sentiment de lassitude devant l'inaccessible. Ainsi, alors que l'inspecteur renonce à croire en un Dieu et à lui accorder sa confiance, il adhère au récit du héros, à qui il finit par accorder toute sa confiance. Ce déplacement de la foi n'est pas anodin et illustre la primauté du lien qui peut naître lorsque deux êtres humains partagent un lien de sympathie réel et sensible, dans le monde réel et immédiat. La confiance et la croyance des différents personnages ne se construit donc pas sur des critères de connaissance et de vérité, mais sur l'instinct, le ressenti et l'émotion.

L'importance de la notion de « foi » dans les ouvrages de Levy peut être éclairée par ses déclarations dans une entrevue donnée en 2019 :

Vous pouvez avoir la foi et ne pas du tout accepter ce que les humains font de celle-ci : l'emprisonner dans une

religion. Moi, je suis antireligion. Je considère que la religion est un cancer qui ronge l'humanité. J'ai la foi, mais je suis farouchement opposé aux religions. (Levy, 2019.)

La distinction que fait l'auteur entre foi et religion n'est pas sans rappeler l'opposition qui est faite au sein de la religiosité contemporaine entre religion et spiritualité et vise à critiquer la première pour les contraintes qu'imposent son dogmatisme et son institutionnalisation, pour mieux mettre en avant la spiritualité, envisagée comme une approche individuelle du divin et davantage portée sur le partage de valeurs humanistes universelles (Champion, 1994).

Quoi qu'il en soit, ces deux passages laissent donc entrevoir l'architecture d'un cosmos à taille humaine, au sein duquel les êtres humains ont plus d'importance qu'un hypothétique Dieu, perçu comme muet et insensible aux attentes humaines. Cette modification du rapport entre l'homme et le divin peut se comprendre comme une mondanisation des croyances, qui se détournent du Ciel et du *post mortem* pour se concentrer sur l'ici et maintenant, ouvrant – si on reprend l'expression de Françoise Champion – une « voie mystique intramondaine » (Champion, 1990).

Science n'est pas omniscience

S'il est également possible de parler de « voie mystique », c'est aussi en raison des conceptions particulières de la science que promeut Levy. Un peu plus présente que la religion, bien que d'une manière très abstraite et secondaire, la science « officielle » fait l'objet d'un certain nombre de récriminations, notamment sous la forme de la médecine. En ce sens, une phrase du premier livre est révélatrice :

Tout ce qu[e Lauren] vivait et expérimentait était illogique, inexplicable, contraire à toutes les bases de sa culture scientifique, mais cela était. (Levy, 2001 : 204.)

Tout le paradoxe du premier livre se trouve résumé dans cette phrase : une femme médecin, censée représenter la rationalité pure et la science à son acmé, se retrouve à vivre une expérience qui ébranle les fondements mêmes de son système de pensée. Ainsi peut-on comprendre que la science n'explique pas tout, pas plus qu'elle

n'épuise notre réalité. Par conséquent, elle n'est pas un substitut valable à « Dieu ». Comme pour « Dieu », les discours du narrateur et des personnages sont nuancés et ne condamnent pas la science ; et il s'agit plutôt d'une critique de ses manières et de ses limites.

Cet aspect est rendu particulièrement saillant lorsque « les médecins » posent la question de l'euthanasie de Lauren (Levy, 2001 : 100, 102). Au-delà des questions éthiques, ce point du développement de l'histoire permet à l'auteur de confronter le système de croyances de son héros à celui de la science. Alors que la science imagine Lauren déjà morte, le héros la sait vivante. En effet, si la médecine permet de constater l'inactivité cérébrale et de mesurer un certain nombre de paramètres susceptibles d'établir un diagnostic crédible concernant l'état réel et le devenir de Lauren, le héros ne voit en tout cela que des conjectures qu'il oppose à son intime conviction. Aussi critique-t-il le discours formaté et déshumanisé des médecins, auquel il préfère l'argument du paranormal, par l'intermédiaire du voyage astral, le justifiant par sa foi et ses sentiments. Une phrase du second volet de l'aventure résume mieux que tout les enjeux de ce débat : « Vous n'êtes que des médecins, pas des dieux » (Levy, 2006 : 80), confirmant l'opposition mise en scène par l'auteur entre science et religion. L'une ne remplace pas l'autre ; il est nécessaire de suivre une autre voie.

Cette critique de la médecine et, partant, de la science, n'est toutefois pas radicale. Le point de vue de Levy n'est pas sans rappeler celui du réalisme fantastique, et plus particulièrement, celui de Louis Pauwels et Jacques Bergier dans *Le Matin des magiciens*. En effet, la critique de la science porte principalement sur son dogmatisme et son manque d'humilité :

Rien n'est impossible, seules les limites de nos esprits définissent certaines choses comme inconcevables. [...] Alors, quand nos savants si savants déclarent impossible de greffer un cerveau, de voyager à la vitesse de la lumière, de cloner un être humain, je me dis que finalement ils n'ont rien appris de leurs propres limites, celles d'envisager que tout est possible et que c'est une question de temps, le temps de comprendre comment c'est possible. (Levy, 2001 : 204.)

La mobilisation de l'imagination pour repousser les limites de la science fait parfaitement écho à la démarche des auteurs du *Matin des magiciens*, qui n'hésitaient pas à voir dans la science-fiction un

« ressac du futur » et à appeler à une nouvelle forme de science, libérée du carcan idéologique imposé par la froide rationalité. Cette prise de position poussait Pauwels et Bergier à affirmer qu'il existait une réalité invisible avec laquelle notre réalité sensible interagissait et à l'égard de laquelle les méthodes de la science se révélaient bien impuissantes (Karbovnik, 2017). Enfin, cet extrait montre que, tout comme les fondateurs du réalisme fantastique, Levy exprime une foi patente en l'avenir de cette science réformée et en la capacité des hommes à percer un jour les mystères de l'invisible et de cette autre réalité dont les deux héros font l'expérience.

Afin d'illustrer son idée, Levy propose dans *Vous revoir*, en guise d'« explication » de l'expérience des deux héros, l'observation d'anomalies dans le fonctionnement de leur cerveau (Levy, 2006 : 165, 171). Si cette interprétation est présentée comme étant méconnue et dépassant le cadre de la rationalité actuelle, il affirme aussi que cette explication sera à terme rationnelle et mieux comprise. L'auteur va même jusqu'à proposer de comprendre le coma comme un état de conscience modifié (*ibid.* : 225). Parallèlement, il suggère l'idée que le voyage astral est un moyen technique pour l'homme d'interagir avec le monde physique et « réel », bien qu'il requière travail, entraînement et persévérance (*ibid.* : 50, 85, 127, 233). Ce point permet d'illustrer un peu mieux le « matérialisme du merveilleux », tout en montrant l'imbrication du spirituel dans le matériel et donc le lien entre science et spiritualité.

Ajoutons encore un dernier élément, qui est apporté par l'intermédiaire d'un illustre et sage médecin à la jeune Lauren dans *Vous revoir* :

J'ai connu quelques étudiants brillants qui ont voulu faire progresser la médecine trop vite. Ils se sont tous brisé les reins. Vous réaliserez, un jour, que dans notre profession le génie ne se distingue pas en repoussant les limites du savoir, mais en réussissant à le faire à un rythme qui ne bouscule ni la morale ni l'ordre établi. (*ibid.* : 293.)

Ainsi, cette critique de la science fait ressortir la dimension contre-culturelle du discours mis en scène par l'auteur, qui menace directement « l'ordre établi », rappelant une fois de plus la rhétorique du réalisme fantastique. Et si ce conseil résonne également comme une leçon retenue sur la nécessité de respecter l'ordre et la morale, il

trahit aussi une position bien plus pondérée et, en fin de compte, plutôt conservatrice.

En définitive, de l'attitude des héros à l'égard de la science il ressort non pas tant une méfiance qu'un détachement et de l'espoir. Si « Dieu » n'est plus tellement utile, la science, elle, est certes limitée pour l'instant, mais permettra à terme de tout expliquer, si tant est qu'on l'adapte. La rapide comparaison avec le réalisme fantastique nous a permis de montrer comment le paranormal et l'ésotérique s'imposent en définitive comme la voie médiane entre science et religion. Là où l'une et l'autre s'avèrent incapables de déchiffrer le monde, les éléments « occulturels » permettent d'assurer la médiation, et reprennent ainsi un topos caractéristique de l'occultisme et du *New Age*, comme l'a mis en avant Olav Hammer (2001). Mais précisons encore que ces éléments, s'ils ne sont pas simplement « divertissants », ne sont pas pour autant idéologiquement neutres, puisque, dès lors qu'on s'avance dans le domaine du surnaturel et du spirituel, on quitte nécessairement celui de la connaissance pour celui de la croyance, en abandonnant de fait toutes possibilités de quelque démonstration scientifique que ce soit.

À ce point de l'analyse, il reste toutefois à expliciter les enjeux liés à la compréhension de cette autre réalité qui échapperait à la rationalité humaine. Si l'emploi de l'expression « voie mystique » pourrait suggérer l'objectif d'une rencontre avec le divin, l'ajout de la notion d'« intramondaine » permet toutefois d'envisager un objectif en théorie plus concret.

Le sens du bonheur

Dans un monde dont Dieu semble s'être détourné, que reste-t-il aux êtres humains ? Voici comment il est possible de résumer l'interrogation fondamentale des ouvrages de Levy. À la suite de Fioretto (2008), on peut répondre un peu rapidement : l'amitié et l'amour. Mais ces deux notions ne constituent que des éléments d'un but bien plus vaste et complexe : le bonheur.

Cependant, atteindre le bonheur n'est pas chose donnée et demande un effort particulier, comme l'exprime un des héros de Levy :

Identifier le bonheur lorsqu'il est à ses pieds, avoir le courage et la détermination de se baisser pour le prendre

dans ses bras... et le garder. C'est l'intelligence du cœur.
L'intelligence sans celle du cœur, ce n'est que de la logique
et ça n'est pas grand-chose. (Levy, 2001 : 91.)

Dans cette citation, on retrouve l'opposition entre la rationalité, exprimée en termes de « logique », et un autre rapport avec le monde, dominé par l'instinct et les sentiments, ce que l'auteur appelle l'« intelligence du cœur ». Cette dernière opère comme une véritable « boussole de transcendance », si on reprend l'expression de Tocqueville, et permet de reconnaître un bonheur qui ne se donne pas à voir de lui-même et ne s'acquiert pas sans effort, qu'il s'agisse de le gagner ou de le conserver, ce que l'auteur résume par le leitmotiv : « Tous les rêves ont un prix » (*ibid.* : 155). Nous pouvons ainsi voir se dessiner une philosophie de vie particulière qui reprend la rhétorique du développement personnel.

Avant de poursuivre notre réflexion sur cet aspect, il est nécessaire de préciser ce que Levy entend par la notion de « bonheur ». Bien qu'on n'en trouve pas de définition directe et claire, une longue tirade attribuée à Arthur nous permet d'en dégager quelques éléments :

Il y a toute cette harmonie de bruits, celui des vagues, celui du vent, celui du sable ; et puis au milieu de ce concert incroyable de vies et de matières il y a toi, moi et tous les êtres humains qui nous entourent. [...] Combien réalisent chaque matin le privilège de se réveiller et de voir, de sentir, de toucher, d'entendre, de ressentir ? Combien d'entre nous sont-ils capables d'oublier un instant leurs tracasseries pour s'émerveiller de ce spectacle inouï ? Il faut croire que la plus grande inconscience de l'homme, c'est celle de sa propre vie. Alors pour répondre à la question que tu ne cesses de me poser depuis tant de jours, si je ne prends pas de risque, toute cette beauté, toute cette énergie, toute cette matière en vie te deviendrait définitivement inaccessibles. C'est pour cela que je fais cela, réussir à te ramener au monde donne un sens à ma vie. Combien de fois ma vie m'offrira-t-elle de faire une chose essentielle ? (*ibid.* : 127–128.)

Nous insisterons sur trois aspects de cette citation : la prépondérance des sens et des ressentis, la question du sens et enfin celle des « choses essentielles ». D'abord, il convient de souligner que le bonheur résiderait dans une forme de contemplation et d'expérimentation « passive » du monde. Si l'expérience vécue par

le héros est à l'origine de cette conception-là, puisqu'il imagine Lauren devenue incapable de profiter de ce rapport avec le monde, on peut y voir une généralisation qui s'inscrit dans la continuité de ce dernier, dont nous avons déjà pu déterminer une partie des caractéristiques. L'auteur met en scène un primat et une survalorisation des émotions et des sens au détriment de leur rationalisation. Le monde est présenté, non pas comme un environnement à comprendre, mais comme un spectacle à admirer. En d'autres termes, l'incapacité des êtres humains à simplement jouir de ce spectacle serait à l'origine de leurs malheurs. À la suite de Liogier (2012), qui considère cette manière d'être au monde caractéristique de l'individuo-globalisme, il est possible de voir dans le monde un vaste champ d'expériences à faire et à vivre, et qui détermine la valeur d'une vie humaine.

Ensuite, il ressort de ce passage l'importance que donne le héros au « sens de sa vie ». Il est important de remarquer qu'il s'agit du sens de « sa » vie, et non pas de « la » vie, ce qui permet d'observer la subjectivisation et l'individualisation de cette quête de sens. Ainsi, alors que l'acte de ramener Lauren parmi les « vivants » pouvait être considéré comme altruiste, il s'avère fondamentalement égocentré. En même temps, on comprend que la découverte du sens de sa vie permet au héros de sortir de son état d'inconscience. La rencontre de Lauren, par l'intermédiaire du voyage astral, se révèle ici un véritable rite initiatique qui permet au héros d'accéder à un niveau de compréhension du monde supérieur, pour ne pas dire absolu.

Enfin, revenons à la dernière partie de la citation. Pas plus que le bonheur, la « chose essentielle » n'est véritablement définie, mais on comprend qu'elle est la véritable raison de vivre de l'être humain selon le héros. Toutefois, Levy nous livre une clé importante pour préciser un peu plus ce qu'il entend par « chose essentielle » :

Parce que l'on ne peut pas tout vivre, alors l'important est de vivre l'essentiel et chacun de nous a « son essentiel ».
(Levy, 2001 : 96.)

Nous pouvons donc concevoir que l'essentiel s'oppose à l'infini des possibles que l'être humain expérimente quotidiennement au cours de sa vie. L'essentiel est donc un processus qui crée dans le monde une anisotropie entre des choses importantes et d'autres qui ne le sont pas. L'incapacité à les discerner les unes des autres achèverait de détourner les hommes et les femmes de leur bonheur.

Mais insistons encore sur l'universalité et la subjectivité des « choses essentielles ». En effet, si « chacun de nous a son essentiel », c'est qu'il est différent pour chacun, ce qui explique pourquoi il est nécessaire pour chacun de savoir faire pousser « ses racines dans la terre qui [lui] convient » (Levy, 2001 : 92). Il incombe donc à chacun de trouver sa propre voie par lui-même, de la suivre et de s'y tenir, car, en définitive, l'être humain est « seul maître » de sa vie (*ibid.* : 163). Cette analyse permet de comprendre que la quête du bonheur est indissociable d'une éthique de responsabilisation, caractéristique du développement personnel (Marquis, 2016 : 57).

Évocation et utilité du développement personnel

Bien que souvent analysée du point de vue de la psychologie, la proximité du développement personnel et de la sphère religieuse, notamment par l'entremise de l'ésotérisme et du *New Age*, a déjà fait l'objet de quelques commentaires (Illouz et Cabanas, 2018 ; Marquis, 2014). L'œuvre de Marc Levy nous permet d'éclairer quelque peu ce lien, en montrant que la spiritualité requiert le développement personnel. Afin d'en comprendre quelques tenants et aboutissants, il nous faut expliciter quelques phrases caractéristiques de ce milieu.

Une des idées fondamentales du développement personnel est le principe des « leçons de vie ». Si chaque expérience vécue permet d'améliorer sa compréhension du monde et surtout de soi-même, c'est aussi la somme de ces expériences qui permettrait à l'être humain d'atteindre le but ultime de sa vie, que l'on peut nommer « bonheur ». Ainsi est-il nécessaire de savoir tirer les enseignements de ses succès et de ses échecs. Une phrase de *Vous revoir* résume cette idée, d'une manière qui rappelle à s'y méprendre l'idée directrice de *L'Alchimiste* de Paulo Coelho, un des ouvrages représentatifs de la jonction entre spiritualité et développement personnel :

[...] mais je pense que ce n'est pas seulement l'endroit où l'on va qui donne un sens à la vie, mais aussi la façon dont on s'y rend. (Levy, 2006 : 237.)

La quête de sens ne passe donc pas seulement par une découverte finale, mais par les chemins que l'on emprunte. Autrement dit, dans cette conception du monde, le monde se voit réenchanté par

l'intermédiaire de signes qui sont autant de leçons qui permettent à chacun de parvenir au bonheur. Il lui appartient alors d'être capable de les déchiffrer et de comprendre le sens de sa vie. En ce sens, l'exemple de l'expérience d'Arthur dans *Et si c'était vrai...* est significative, puisque, si le sens de sa vie se révèle à lui, le chemin pour l'atteindre et l'assumer est complexe et exige un important travail de recherche et de transformation de lui-même, notamment par l'intermédiaire de techniques particulières qui échappent au domaine de la rationalité.

Cette quête de sens se double d'un autre objectif tout aussi récurrent dans le champ du développement personnel et qui se matérialise par la santé. Comprendre les leçons de vie et être en phase avec le monde permettraient également de rester en bonne santé. Dans un curieux flashback au cours duquel Arthur se remémore les conseils de sa mère, nous pouvons relever ce court passage :

Cette maladie [le cancer] ne se serait peut-être pas développée si j'avais été en paix avec moi-même. (Levy, 2001 : 180.)

L'idée sous-entendue est une antienne des thérapies alternatives : certaines maladies, parfois létales, proviendraient d'une rupture d'équilibre interne à l'être humain, qui s'effectuerait au niveau de la psyché. Trouver, comprendre et suivre le sens de sa vie revêtent ainsi un intérêt non seulement d'épanouissement, mais aussi de survie. Si chercher le bonheur contribue à rester en bonne santé, il devient alors possible de comprendre que l'accomplissement de « son essentiel » implique autant l'esprit que le corps et que le premier influe sur le second.

Quoi qu'il en soit, la présence dans les ouvrages de Levy du développement personnel se remarque par des leitmotifs qui n'attirent l'attention que du lecteur initié. Contrairement, par exemple, à l'ouvrage de Laurent Gounelle *L'homme qui voulait être heureux* (2008), qui n'est qu'une mise en scène de théories du développement personnel, ceux de Levy n'y font que de rapides allusions, laissant ainsi la place à l'intrigue. Tout comme l'ésotérique, le développement personnel n'est qu'un des outils suggérés par l'auteur.

Afin d'étayer cette dimension, citons par exemple cette phrase du premier roman de Levy : « Vivre dans l'instant présent, au moins une fois sans projeter, en occultant demain » (*ibid.* : 239). L'auteur ne

s'attarde pas à expliquer comment il convient de vivre dans l'instant présent, mais la simple évocation de ce type d'expression suffit à renvoyer le lecteur vers une autre forme de littérature davantage spécialisée. Un autre extrait, cette fois de *Vous revoir*, permet de comprendre que ces allusions ne doivent toutefois pas non plus être sous-estimées : « Ayez la sérénité d'accepter ce que vous ne pouvez pas changer, le courage de changer ce que vous pouvez et, surtout, la sagesse d'en connaître la différence » (Levy, 2006 : 170). Bien que l'auteur n'en fasse aucune mention, cette citation est une reprise de la *Prière de la Sérénité*, rédigée par le théologien protestant américain Reinhold Niebuhr (1892–1971) dans les années 1930. Inspirée par Marc Aurèle, cette prière a ensuite été largement popularisée par les Alcooliques Anonymes à partir de 1939. Au-delà de la seule question de l'origine, cet emprunt de Levy à une autre « tradition » permet de mettre en évidence, d'une part, le bricolage syncrétique à l'œuvre dans sa pensée et, d'autre part, l'affinité déjà soulignée par Introvigne (2005 : 114–121) entre certains discours de la religiosité contemporaine et les groupes d'entraide face aux dépendances. Les deux partagent une même conception de l'être humain, fragile et potentiellement défaillant, mais qui est aussi guérissable et améliorable.

En définitive, c'est une véritable philosophie de vie qui est déployée par l'intermédiaire de balises empruntées au langage du développement personnel. Ce que propose Levy dans ces ouvrages dépasse le simple divertissement : il propose non seulement une renégociation du rapport entre l'être humain et son environnement, mais également une nouvelle manière de vivre en adéquation avec lui.

L'illustration la plus éloquente dans l'œuvre de Levy en est probablement l'approche qu'il propose de ce qu'il considère comme le véritable amour. Cet amour ne se résume pas à rencontrer la bonne personne, la convaincre, se battre pour elle – et dans certains cas, même, au-delà de la mort –, ni d'entamer avec elle une relation ; encore faut-il que cette relation soit authentique, sincère et totale, ce qui requiert un travail de construction de soi et du couple, tout aussi emblématique du milieu du développement personnel.

Cette prégnance du développement personnel est à l'origine, d'une part, de la définition d'un nouvel absolu, que l'on peut

comprendre comme la véritable essence du « bonheur », et, d'autre part, d'une recomposition des relations sociales.

Un absolu créateur d'un nouveau type de lien social

Certes, Levy explique que l'essentiel est propre à chacun et, en ce sens, strictement individuel et unique ; néanmoins, cela n'autorise de variations que dans les formes, et non dans le fond, puisque les deux ouvrages – mais on pourrait élargir à presque tous ses livres – plaident en faveur d'un essentiel bien particulier :

L'amour a un goût merveilleux, souviens-toi qu'il faut donner pour recevoir ; souviens-toi qu'il faut être soi-même pour pouvoir aimer. Mon grand, fie-toi à ton instinct, sois fidèle à ta conscience et à tes émotions, vis ta vie, tu n'en as qu'une. (Levy, 2001 : 157.)

Ce conseil que donne la mère d'Arthur à son fils synthétise assez bien l'image de l'amour que dessine Levy, tout en illustrant un peu plus la reprise de la rhétorique du développement personnel. Présenté comme un absolu, l'amour est le fruit d'une quête qui exige non seulement lutte et dépassement de soi, mais aussi – et peut-être surtout – connaissance de soi. Dès lors, on comprend que le développement personnel intervienne comme le moyen d'accéder au véritable soi qui permet ensuite de trouver l'amour et donc d'atteindre le but ultime de la vie. Remarquons encore le rappel à la « boussole de transcendance » qui est fait lorsque sont évoqués l'instinct et les émotions.

Cependant, comme l'écrit l'auteur, ces émotions sont au cœur des transactions humaines, dans la mesure où elles sont « faites pour être partagées » (*ibid.* : 156) :

L'argent et le pouvoir ne nous survivent pas. L'homme n'invente l'éternité de son existence que dans les sentiments qu'il partage. (Levy, 2006 : 232.)

Il est intéressant de constater que les émotions sont mises sur le même plan que le pouvoir et surtout l'argent. Alors que ces derniers sont renvoyés au temporel, les émotions sont, pour leur part, renvoyées à l'éternité, et donc implicitement au spirituel. Si l'amour est un absolu à atteindre, les émotions constituent la monnaie nécessaire pour l'atteindre, qui n'a de valeur que parce qu'elle est

échangée, ce qui fait directement écho aux « marchandises émotionnelles », les « *emodities* », décrites par Eva Illouz et Edgar Cabanas (2018).

Soulignons encore que cette transaction émotionnelle est génératrice d'un lien social dont la particularité et la force sont directement indexées sur la valeur de la transaction. Cela est illustré par les deux romans qui mettent en scène une expérience extraordinaire qui, une fois partagée et intégrée par les deux héros, les unit d'une manière unique et significative, comme le montre cet extrait :

Elle ne croyait pas au hasard. Pourquoi était-il la seule personne sur cette planète avec qui elle puisse parler, communiquer ? Pourquoi s'étaient-ils entendus comme cela, pourquoi avait-elle cette sensation qu'il devinait tout d'elle ? (Levy, 2001 : 216.)

En définitive, c'est bien la question du destin que soulève la quête de l'amour. Dans le cadre du récit de Levy, la singularité de l'expérience vécue et des émotions partagées est à la fois la démonstration et la garantie de la légitimité de la relation entre les deux héros, qui s'impose alors comme une évidence. On peut aussi relever la dernière partie de la citation, qui rappelle une fois de plus que la quête du héros le transforme au point de lui donner une nouvelle aptitude : celle d'anticiper les désirs de sa partenaire.

Soulignons aussi que le destin d'un héros « levyesque » n'est pas lié à sa carrière, qui n'est jamais présentée comme une « finalité en soi » (Levy, 2006 : 192), bien que tous les héros aient un emploi qu'ils aiment, qui correspond même souvent à une vocation, voire à un sacerdoce, et leur garantit un niveau de vie confortable. Dans la mesure où cet aspect de leur vie ne sert qu'à mieux faire ressortir ce qui leur manque pour être pleinement heureux, nous pensons qu'il est possible de voir en lui une évolution de l'ascèse intramondaine décrite par Weber, tournée vers une nouvelle éthique et vers un nouvel absolu (Weber, 2008).

Cependant, paradoxalement, alors que « Dieu » est repoussé en dehors de l'univers des romans, la question du destin permet de l'y faire revenir indirectement en tant qu'architecte et organisateur. L'intrication qui en ressort entre, d'un côté, une forme de providence divine et, de l'autre, le libre arbitre des êtres humains constitue une forme de théodicée et permet d'expliquer, non seulement le sens de

la quête, mais aussi pourquoi une partie des êtres humains ne parviendrait pas au bonheur et serait donc condamnée au malheur.

Il nous semble donc possible de voir dans la quête de l'amour dépeinte par Levy un substitut de celle de Dieu. Comme ce dernier est perçu par les héros comme trop lointain, incertain, invisible et inaccessible, il convient de lui trouver un substitut, ou plutôt de trouver le substitut que Dieu leur aurait lui-même laissé et qui ne serait autre que l'amour de son prochain. Néanmoins, il ne s'agit pas de n'importe quel prochain, mais de celui avec qui, intuitivement, les héros éprouvent des sentiments extraordinaires qui les unissent l'un à l'autre, au-delà du sens commun, dans une forme de transcendance. C'est en ce sens que nous croyons possible de comprendre l'œuvre de Levy comme une démarche relevant de la spiritualité, entendue dans le sens de Jean-Marie Husser (2017 : 318), c'est-à-dire d'une « quête individuelle et intériorisée d'une perfection religieuse ». Dans le cas des ouvrages de Levy, le « bonheur » correspond à cet état visé de perfection religieuse, dans lequel – dans la mesure où cet état relève de notre réalité immédiate – il est possible de voir une intramondanisation de la spiritualité.

Reste encore à évoquer la place que prend dans les ouvrages de Levy l'amitié, qui fait la jonction entre les différents éléments évoqués jusqu'à maintenant. Elle aussi bénéficie d'une importante valorisation, quoique nettement inférieure à celle de l'amour. Les deux sont intrinsèquement liés, puisque les deux n'existent que par le partage d'émotions. Néanmoins, les relations amicales, si intenses soient-elles, ne se tissent jamais qu'entre un héros et des personnages secondaires du récit. Ce simple constat suffit à comprendre que l'amitié joue un rôle qui demeure auxiliaire :

Le destin a parfois besoin d'un tout petit coup de pouce, aujourd'hui, l'amitié consistait à lui tendre la main. (Levy, 2001 : 271.)

Ainsi l'amitié s'avère-t-elle un des outils supplémentaires qui permettent aux héros de maintenir le cap de leur destinée. Tous les héros de Levy ont un meilleur ami ou une meilleure amie ; mais, quelles que soient la qualité de cette relation et la sincérité des émotions qui y sont partagées, ces amitiés n'étanchent jamais suffisamment la soif d'absolu des héros, qui ne se sentent comblés que lorsqu'ils trouvent le véritable amour, celui que l'on pourrait

qualifier d'authentique. Les amis ne s'imposent alors que tantôt comme des substituts temporaires, tantôt comme des esprits auxiliaires susceptibles d'influer sur le destin.

Il nous faut enfin souligner une dernière conséquence de ces rapports sociaux construits avec des émotions et grâce à elles. Ils permettent de décrire un idéal relationnel qui unit l'individu à ses proches au sein d'une communauté d'ordre affectif (Weber, 1995 : 78–79). Dans le cadre de ces récits, la communauté se constitue autour de l'expérience extraordinaire et fondatrice que vivent les héros et qui leur confère le charisme affectif nécessaire pour fédérer autour d'eux les « amis », c'est-à-dire ceux qui reconnaissent la validité de l'expérience fondatrice et ses implications (*ibid.* : 320–323). Ils constituent de fait à eux tous une sorte de « communauté d'élus » qui exclut tous les autres, caractéristique d'une socialisation de type « secte » (*ibid.* : 318–319). Si cette dernière interprétation ne porte que sur des éléments de fiction, elle n'en demeure pas moins révélatrice, dans le fonctionnement des relations entre les protagonistes, d'une dynamique éminemment religieuse.

Une mythologie *post-New Age*

L'ensemble des éléments que nous venons de mettre en avant nous autorise à envisager les ouvrages de Levy comme une forme, non seulement de spiritualité, mais aussi de mythologie contemporaine. Par « mythologie », nous entendons un récit qui vise à expliquer le fonctionnement de l'amour et, partant, le sens de la vie. Sa fonction essentielle est de donner du sens à la réalité présente en se référant à une réalité autre (Husserl, 2017 : 134–135). À notre avis, il est possible de la qualifier de « post-Nouvel Âge », de *post-New Age*, dans la mesure où elle s'inscrit dans la continuité du « Nouvel Âge », du *New Age*, tout en s'en démarquant sur des points essentiels (Introvigne, 2005 : 12–36). Afin d'explicitier notre pensée, nous nous référerons à l'idéaltype du mystique-ésotérique dressé par Françoise Champion, qu'elle a associé a posteriori à celui du « *new ager* » (Champion, 1995).

Dans un premier temps, il est important de souligner, dans les deux ouvrages de Levy, la mise en scène d'une réalité autre. Nous avons déjà insisté sur sa singularité, mais ce qu'il convient d'évoquer

ici est l'importance qui est donnée à son expérimentation. Il ne s'agit pas simplement de débattre de son existence d'une manière abstraite, mais plutôt de l'éprouver par ses sens, afin de pouvoir témoigner empiriquement de sa réalité. Toutefois, cette réalité autre demeure distincte de notre réalité immédiate et requiert à la fois des médiateurs et des médiations spécifiques. A priori, les médiateurs n'ont rien de particulier : ils n'ont pas suivi de formations particulières et se sont contentés de suivre leurs instincts. Les techniques de médiation, si elles peuvent être apprises – comme a pu le faire Arthur avec le voyage astral –, peuvent aussi s'imposer à nous, comme le coma, qui est présenté comme un état de conscience modifiée susceptible de nous faire atteindre la réalité autre. Cela permet également de constater la prépondérance de l'expérience et des convictions personnelles sur les grands systèmes explicatifs normatifs, qui n'est pas sans rappeler un des traits de la condition postmoderne (Lyotard, 1979).

Implicitement, il existe un discours pour rendre compte de cette réalité, emprunté à l'ésotérique, qui tente de réunir certains aspects des discours religieux et scientifiques – et cela met aussi en avant la neutralité confessionnelle du système qui émerge des ouvrages de Levy. Même si on remarque des références à la religion chrétienne, force est de constater que la conception des réalités non ordinaires s'inscrit dans une forme d'universalité qui ne cherche pas à s'insérer dans un univers religieux particulier, rappelant le nivellement que peut subir le religieux dans une dynamique de mondialisation. Néanmoins, l'absence patente de divinité dans cette réalité autre éveille notre intérêt et donne l'image d'un cosmos dont Dieu s'est retiré, ou dans lequel il serait hors d'atteinte, à la différence des discours du *New Age* qui prônent souvent des formes davantage panthéistes – bien que les conceptions y soient aussi nombreuses que variées (Hanegraaff, 1996 : 121, 139).

L'optimisme qui se dégage des deux ouvrages commentés dans cet article doit aussi être souligné, puisqu'il leur donne toutes les caractéristiques des « livres pur bonheur » (*feel good books*). On observe en effet un réenchâtement manifeste du monde :

La vie est magique, Arthur, et je t'en parle en connaissance de cause, parce que depuis mon accident je goûte le prix de chaque instant. Alors je t'en prie, profitons de toutes ces secondes qui nous restent. (Levy, 2001 : 228.)

L'usage du terme « magique » revêt à ce point de notre analyse une valeur toute particulière, puisqu'il permet de rattacher la perception du monde de l'auteur à un registre distinct de celui de la science et de la religion. La vie ne s'explique pas ; elle se vit et s'expérimente. Loin de toute sinistrose, selon une expression chère à Pauwels, un des deux fondateurs du réalisme fantastique, la philosophie de Levy prend même explicitement la forme décrite par Champion, qui oppose l'amour à la peur (Champion, 1995) :

Demain est un mystère, pour tout le monde, et ce mystère
doit provoquer le rire et l'envie, pas la peur ou le refus.
(Levy, 2001 : 217.)

Levy se propose même d'aller un peu plus loin, en transformant la peur en beauté :

Tout le monde a peur du quotidien, comme s'il s'agissait
d'une fatalité qui développe l'ennui, l'habitude, je ne crois
pas à cette fatalité... [...] Je crois que le quotidien est la
source de la complicité, c'est là qu'au contraire des
habitudes on peut y inventer « le luxe et le banal », la
démésure et le commun. (Levy, 2001 : 91.)

Au-delà de l'optimisme, cette dernière citation permet de voir à l'œuvre la modification du rapport avec le monde prônée par Levy, puisque ce que d'aucuns tendent à considérer comme la première cause de délitement d'un couple devient, à travers le nouveau prisme proposé, une source d'enrichissement et dénote une « itinérance confiante » (Champion, 1990).

La perspective holistique n'est pas non plus absente de ces récits, comme nous avons déjà pu brièvement l'évoquer. Elle se manifeste simplement par l'association du corps et de l'esprit, qui caractérise un être humain complet, en bonne santé et en harmonie avec lui-même et le monde qui l'entoure. L'idée de la destinée s'inscrit également dans cette compréhension du monde, au sein duquel tout « conspire » dans une parfaite unité pour aider les héros à parvenir à leur bonheur. Cette quête du bonheur doit être comprise dans l'ici et maintenant, mais à un niveau individuel, et c'est peut-être là la rupture la plus essentielle avec le *New Age* : si ce dernier se caractérise par une croyance en un bouleversement majeur de la planète et l'avènement d'un monde meilleur, la pensée de Levy défend plutôt l'avènement d'une vie meilleure pour certaines

personnes et à certaines conditions, ce qui s'inscrit plutôt dans les évolutions tardives du *New Age* (Introvigne, 2005 : 120–36).

Soulignons encore l'éthique de responsabilité qui est développée tout au long de ses ouvrages. Les héros sont seuls responsables de leur bonheur et de leur malheur, tout comme ils sont les seuls à pouvoir faire les efforts nécessaires pour atteindre le bonheur. Même s'ils peuvent être guidés et aidés en chemin, ils sont les seuls à savoir ce qu'il convient de faire. Au-delà de la reprise de la rhétorique du développement personnel, c'est là une véritable philosophie de l'action qui découle de cette éthique et modifie profondément le rapport des héros avec le monde.

Enfin, il est possible de considérer ses livres comme constitutifs eux-mêmes d'une forme de médiation symbolique entre la réalité autre qui y est décrite et les lecteurs. Chaque publication répète les mêmes schémas, et leur lecture constitue un acte rituel qu'accomplissent les lecteurs et qui rappelle l'existence d'une réalité autre et les manières d'y accéder. Dans la continuité, ces lectures peuvent suggérer au lecteur une (ré)organisation de sa propre vie, en adéquation avec la vision du monde et la philosophie mises en scène par l'auteur.

En guise de conclusion

Au terme de cet article, nous pensons qu'il est pertinent de relire Levy au prisme de la religiosité contemporaine et dans la perspective de l'évolution récente du « Nouvel Âge », le *New Age*, et de l'émergence d'une nouvelle forme de religiosité globale. Suggérant un cosmos à échelle humaine, les ouvrages de Levy décrivent un univers délaissé par un Dieu perçu comme bien trop lointain pour les êtres humains. S'il est vrai que ce constat pourrait laisser la place au doute et à la perte de sens, l'auteur dépeint un monde réenchanté, fait de signes et de sens qui dépassent la rationalité scientifique. Insistant sur les émotions et l'instinct, Levy met en scène une nouvelle vision du monde qui s'accompagne de nouvelles manières d'interagir avec ce monde, en rupture avec les traditions religieuses historiques.

Nous estimons qu'il est tout à fait possible de considérer ces ouvrages comme représentatifs d'une forme de spiritualité qu'il convient de comprendre comme intramondaine et caractéristique de notre modernité tardive. La quête spirituelle ne repose plus sur la connaissance et la rencontre d'une divinité, mais plus prosaïquement

sur la découverte de son bonheur ici et maintenant. Cette démarche spirituelle, très exigeante et qui requiert un investissement total, s'appuie sur des outils de compréhension du monde rattachés au champ de l'ésotérique et du développement personnel ; elle est également non seulement subjective, mais totalement individualisée, puisqu'elle laisse chacun libre de ses convictions et de ses choix et favorise le développement d'une éthique de responsabilisation et d'une philosophie de l'action. L'apparente mais discutable neutralité confessionnelle, couplée à un discours scientifique particulier et à l'importance de la subjectivité et de l'individualité, tend à laisser entendre que le système mis en place par l'auteur transcende les particularismes culturels, tout en s'adaptant à chacun et en recoupant ainsi les traits de l'individuo-globalisme décrit par Liogier.

En ce sens, le caractère fictionnel du récit et la mobilisation d'un registre renvoyant au fantastique et au merveilleux nous autorisent à envisager ces textes comme étant constitutifs d'une forme de mythologie contemporaine qui permettrait de réévaluer la place et l'usage du mythe dans nos sociétés contemporaines sécularisées.

Bibliographie

- BRIDET, Guillaume. 2008. « Michel Houellebecq et les montres molles ». *Littérature*, vol. 151, no 3, p. 6–20.
- CAILLOIS, Roger. 1966. *Anthologie du fantastique*. Volume 1. Paris : Gallimard.
- CHAMPION, Françoise. 1990. « La nébuleuse mystique-ésotérique. Orientations psychoreligieuses des courants mystiques et ésotériques contemporains ». Dans *De l'émotion en religion*, sous la dir. de Françoise CHAMPION et Danièle HERVIEU-LÉGER, p. 17–69. Paris : Édition du Centurion.
- . 1994. « La “nébuleuse mystique-ésotérique” ; une décomposition du religieux entre humanisme revisité, magique, psychologique ». Dans *Le défi magique*. Volume 1, *Ésotérisme, occultisme, spiritisme*, sous la dir. de François LAPLANTINE et Martin JEAN-BAPTISTE, p. 315–326. Lyon : Presses universitaires de Lyon. Récupéré le 12 juin 2023 de <https://books.openedition.org/pul/10872>.
- . 1995. « La nébuleuse New Age ». *Études*, no 14, p. 233–242.
- FIORETTO, Pascal. 2008 [2007]. *Et si c'était niais ?* Paris : Pocket.
- GOUNELLE, Laurent. 2008. *L'homme qui voulait être heureux*. Paris : Éditions Anne Carrière.
- HAMMER, Olav. 2001. *Claiming Knowledge : Strategies of Epistemology from Theosophy to the New Age*. Londres : Brill.
- HANEGRAAFF, Wouter J. 1996. *New Age Religion and Western Culture : Esotericism in the Mirror of Secular Thought*. Leyde : Brill.
- HUSSER, Jean-Marie, 2017. *Introduction à l'histoire des religions*. Paris : Ellipse.
- ILLOUZ, Eva et Edgar CABANAS, 2018. *Happycratie : comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*. Paris : Premier Parallèle.
- INTROVIGNE, Massimo, 2005. *Le New Age des origines à nos jours. Courants, mouvements, personnalités*. Paris : Dervy.
- KARBOVNIK, Damien, 2017. « L'ésotérisme grand public : le réalisme fantastique et sa réception. Contribution à une sociologie de l'occulture ». Thèse de doctorat. Montpellier, Paul-Valéry Université Montpellier 3.
- LEVY, Marc, 2001 [2000]. *Et si c'était vrai...* Paris : Pocket.
- . 2003. *Sept jours pour une éternité...* Paris : Robert Laffont.
- . 2004. *La prochaine fois*. Paris : Robert Laffont.
- . 2006 [2005]. *Vous revoir*. Paris : Pocket.
- . 2009. *Le premier jour*. Paris : Robert Laffont.
- . 2009. *La première nuit*. Paris : Robert Laffont.
- . 2011. *L'étrange voyage de monsieur Daldry*. Paris : Robert Laffont.
- . 2019. « Un autre tour de force littéraire de Marc Levy ». *The Canadian Jewish News* (20 juin). Récupéré le 12 juin 2023 de <https://thecejn.ca/en-francais/un-autre-tour-de-force-litteraire-de-marc-levy/>.

- LIOGIER, Raphaël. 2012. *Souci de soi, conscience du monde. Vers une religion globale ?* Paris : Armand Colin.
- LYOTARD, Jean-François. 1979. *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir.* Paris : Éditions de Minuit.
- MARQUIS, Nicolas. 2014. *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel.* Paris : Presses universitaires de France.
- . 2016. « Performance et authenticité, changement individuel et changement collectif : une perspective sociologique sur quelques paradoxes apparents du développement personnel ». *Communication et management*, vol. 13, p. 47–62.
- MECKE, Jochen, 2015. « Sentiments, impassibilités et l'esthétique de la participation dans la littérature moderne et postmoderne ». Dans *Lagiostra dei sentimenti*, sous la dir. de Matteo MAJORANO, p. 37–55. Macerata : Quodlibet. Récupéré le 12 juin 2023 de <http://books.openedition.org/quodlibet/366>.
- PARTRIDGE, Christopher. 2006. *The Re-Enchantment of the West : Alternative Spiritualities, Sacralization, Popular Culture and Occulture.* Volumes 1. Londres : T. & T. Clark Pub.
- RENARD, Jean-Bruno. 2011. *Le merveilleux, sociologie de l'extraordinaire.* Paris : CNRS Éditions.
- STUCKRAD, Kocku von. 2005. *Western Esotericism : A Brief History of Secret Knowledge.* Londres : Equinox.
- TODOROV, Tzvetan, 1970. *Introduction à la littérature fantastique.* Paris : Seuil.
- WEBER, Max, 1995 [1956]. *Économie et société.* Volume 1. Paris : Pocket.
- . 1996. *Sociologie des religions.* Paris : Gallimard.
- . 2008 [1905]. *L'éthique protestante ou l'esprit du capitalisme.* Paris : Flammarion.

Abstract : Usually classified as “feel good literature” by critics, Marc Levy books have never been analyzed from the contemporary religiosity angle. This article aims at demonstrating that beyond the “fell-good” aspect, his books stage a true post New Age spirituality. Based on an analysis of *And if only it were true... (Et si c'était vrai...)* and *Vous revoir*, this contribution wants to highlight how “fantastic” and “supernatural” registers are based on esoteric discourse and personal development rhetoric. By substituting the search for God with a search for happiness and love, Levy formulates a mythology inspired by New Age, although fundamentally different, due to its individualism and an extreme inner worldly asceticism. The result is a work characteristic of a diffuse religiosity form that might be compared with Logier’s “individuo-globalism”.

Keywords : spirituality, occulture, personal development/self-help, feel good literature
